

Le triomphe du mélo

Jean-Pierre Ronfard

Number 51, 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16349ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ronfard, J.-P. (1989). Le triomphe du mélo. *Jeu*, (51), 32–34.

le triomphe du mélo

On rumine des choses pendant des années. On ne les dit pas. Par scrupule, par timidité, par complaisance, par lâcheté souvent, par amitié, par patience aussi, espérant voir s'éclairer l'issue d'un long tunnel. Et puis un jour, trop c'est trop. Il faut que ça sorte.

Il faut que j'exprime ce qui me dégoûte de plus en plus — parce qu'exploité avec indécence — dans la grande tradition du mélo québécois. Ce genre sévit impudemment dans tous les types de spectacles qui nous sont proposés à longueur d'année. Le public aime ça. Les cotes d'écoute ou les ovations debout célèbrent son triomphe. Les interprètes, noyés dans une sensiblerie à bon marché, ne prennent plus le temps de douter des clichés qu'ils illustrent à leur avantage. Les «jeunes acteurs», croyant peut-être voir là une des voies du succès ou, plus simplement, cédant sans le savoir à une éducation sournoise, y donnent tête baissée, et ce qu'ils s'imaginent être une expression originale de leur personnalité n'est qu'une façon personnelle de moduler leur soumission au conformisme. Le virus du mélo frappe et prolifère, comme il y a vingt-cinq ans le virus brechtien, comme, il y a cent ans, le virus naturaliste à la Zola, comme il y a 300 ans le virus tragique en alexandrins qui nous a valu une masse impressionnante de navets. Le navet mélodramatique québécois se cultive selon des lois imperturbables qui en font (selon moi) le succès, la niaiserie, l'inutilité et l'ennui.

D'abord le terrain: bien sûr et avant tout, la famille. Mais pas n'importe laquelle. Une famille codée au départ. Père absent, mort ou enfui. Mère abusive: la môman type ou la matante qui s'y substitue. Débordante, possessive, autoritaire, aveugle et sourde, et pourtant, au fond, c'est une bonne môman aux seins doux. Les enfants: en révolte bien sûr. Pour affirmer leurs identités, ils sautent à pieds joints dans les aventures sexuelles prétendument anormales: inceste, homosexualité, nymphomanie, prostitution. Quelques comparses: le voisin qui pelote la mère, la cousine morone, le professeur vicieux qui lorgne la petite fille ou le petit gars (au choix), quelques vieux amoureux transis qui rappellent entre deux crises cardiaques que l'amour c'est beau mais c'est triste. Ghetto familial. Cour des miracles des coeurs et des corps estropiés. Et là-dedans ça gémit, ça pleure, ça

se mouche, ça se masturbe dans les coins, ça jouit honteusement dans les cours arrière. L'enfer des déshérités. Ou plutôt, le purgatoire, le lieu où l'on purge le malheur d'être né.

La dynamique de cette humanité souffrante? Gagner le paradis. Le grand paradis de la liberté. Et d'abord la liberté de dire ce qu'on a eu sur le coeur durant toutes les années où on s'est fermé la gueule. Il faudrait faire le compte du nombre de pièces du mélo québécois qui aboutissent au triomphe du héros ou de l'héroïne opprimés. Triomphe théâtral qui prend la forme du monologue ou de son équivalent, la grande tirade libérante. Et c'est pratiquement toujours le même mécanisme, le même ton, le même résultat: «Je ne te l'ai jamais dit mais aujourd'hui, là, même si c'est dur à dire, je te le dis en pleine face: j't'aime ben gros», ou: «J't'haïs comme c'est pas croyable.» Et la scène s'achève dans les pleurs de la réconciliation ou de la rupture violente.

Une utilisation de la langue québécoise qui me semble singulièrement honteuse parce qu'elle va dans le sens de l'effet et non de la logique interne des personnages et des situations. C'est presque toujours un effet comique. À maintes reprises, j'ai vu un moment dramatique intéressant sur le point de s'installer dans toute sa force — au théâtre, à la télé, en improvisation —; une chose soudain nous frappe parce qu'elle nous sollicite au-delà de l'anecdotique. Et puis, non! Une bonne *joke* en bon québécois bien rythmé pour faire diversion. Et le public s'esclaffe. Ouf! Quel bonheur! On vient d'échapper au risque de penser. Je ne blâme pas le public. Il a toujours raison de rire (et même plus qu'on ne croit, car tout ceci est risible). Je nous blâme nous autres, les auteurs, qui nous dérobon à l'essentiel pour racoler dans le folklore.

Il ne s'agit pas de relancer la querelle du bon ou du mauvais français mais du vrai ou du faux québécois. Je n'aime pas que la langue québécoise soit employée d'une manière indigne, c'est-à-dire sans réflexion sur l'emploi de sa syntaxe, de son vocabulaire et de sa rythmique, simplement pour flatter par le bas une identité mensongère (Ah! c'est bien nous! On est bien un peuple de Tarlas!). J'oppose à cette démagogie avilissante, à ce laisser-aller de l'écriture, la rigueur rythmique d'un Tremblay; la précision dans la graphie du *Macbeth* de Garneau; le travail mot à mot que Robert Claing avait fait sur *Colette et Pérusse*, distinguant à la loupe les «moi», les «moé» et les «moin» parce que chacune de ces expressions d'un même concept, en tant qu'objet sonore, devait avoir, selon les moments de la pièce, sa vibration propre; la magnifique liberté contrôlée de Réjean Ducharme; la langue pure et dure de Chaurette.

Il est peut-être vieux jeu d'indiquer ses modèles. Mais mieux vaut les choisir que de se les laisser imposer, à son insu, par l'innommable médiocrité langagière des séries télévisées. Lisant chaque année un certain nombre de manuscrits de théâtre, je suis affligé par le

conformisme des «jeunes auteurs» de mélo. Je me demande s'ils trouvent leurs sources d'inspiration dans la vie ou dans sa traduction normalisée à l'écran.

Car, enfin, je ne sais pas, peut-être suis-je aveugle? D'après ma petite expérience de vie, je ne trouve pas que la société québécoise soit aussi tordue, désaxée, plate, pleurnicharde, enfoncée sans lumière dans ses problèmes de cul, de jalousies, d'héritages, d'ambitions à court terme, de débilité profonde que les auteurs de spectacles nous la représentent. Il se trouve que je connais personnellement un certain nombre de ces auteurs et, étrangement, dans leur conversation, dans leur comportement privé ou familial, leurs souvenirs, ils font montre d'une très vigoureuse santé physique et mentale, souvent d'une jovialité débordante, et même parfois d'un réalisme commercial sans tourments. Alors, qu'est-ce que ça veut dire? Où est la supercherie?

Le mélo québécois a son histoire, ses lettres de noblesse, ses traditions, son public assuré. Il serait détestable qu'il continue à courir sur son erre, sans jamais s'inquiéter de ses formes et de son contenu. Je crains que la production, odieusement répétitive, du mélo québécois d'aujourd'hui ne serve en définitive qu'à constituer un répertoire pour le théâtre parodique de demain.

jean-pierre ronfard